

David Turgeon, Aki Shimazaki, Richard Vézina

Jean-François Crépeau

Numéro 157, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73529ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2015). Compte rendu de [David Turgeon, Aki Shimazaki, Richard Vézina]. *Lettres québécoises*, (157), 22–23.

☆☆☆ ½

DAVID TURGEON

La revanche de l'écrivaine fantôme

Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2014, 158 p., 19,95 \$.

Roman Ikea sans vis ni écrou

David Turgeon est surtout connu des lecteurs de bédés et de ceux qui s'intéressent aux nouveaux romanciers québécois. En visitant son site (davidturgeon.net), nous découvrons un jeune homme plein de talents et de ressources. C'est aussi l'impression que m'a laissée la lecture de son deuxième roman paru à la rentrée d'automne 2014.

J'ai été dérouteré par le mouvement initial de la trame. Dans le premier tableau de la trentaine que compte le récit, nous sommes les narrateurs de l'histoire, assis dans une voiture-restaurant où une jeune femme nous regarde avec insistance. Nous dessinons en mangeant et, intriguée, la passagère se lève, vient vers nous et nous annonce fièrement qu'elle est notre plus fidèle lectrice. Un bruit d'enfer surgit au milieu du métal tordu par un déraillement dont le couple se tire indemne.

Dans le tableau suivant, l'illustrateur affirme ne pas avoir de projet immédiat d'album. Sa compagne d'infortune insiste, il improvise alors un nouveau livre. Son héroïne se nomme Johanne Delambre, c'est l'écrivaine fantôme du titre, et elle doit écrire la biographie de l'actrice Catherine Bas-de-Casse. Cette Johanne rêve de création littéraire plutôt que d'œuvres alimentaires, mais comment y parvenir sans qu'on lui reproche son passé d'esclave ?

L'admiratrice confie au dessinateur : « J'aime vos histoires, j'aime leur mystère, j'aime jusqu'au grand cas qu'elles font de leur mystère. » (p. 18) J'en étais là moi aussi, voulant savoir si le roman n'était pas tel un escalier en colimaçon qui tourne sans cesse, les dimensions narratives s'entassant les unes sur les autres. Christian Desmeules, critique au *Devoir*, parlait d'une fiction construite « un peu à la manière de poupées gigognes », j'y vois une suite de mises en abyme, d'histoires dans l'histoire.

Pour entretenir l'étourderie et faire en sorte que nous devenions complètement groggy, Turgeon nous balance à la figure de nouveaux personnages : Henri Cordier, Ingrid (une jeune femme enceinte), Joachim Porte, Raymond Loquès — « dont les romans ne parlent que de romans en train de s'écrire » —, le directeur littéraire Sylvain Billaud, la critique Pascal Bon-Enfant et Carole, une autre actrice.

Entre-temps, Johanne Delambre a écrit *La petite famille*. Encouragée par le succès de son premier roman, elle s'est mise au suivant, aidée par de mystérieux canevas de narration qui lui sont arrivés d'on ne sait où. Une sorte de « revanche de l'écrivaine fantôme » (p. 81).

Un jour, Raymond Loquès, celui qui « écrit de petits livres, très courts » (p. 89), rencontre son ami Alphonse Grondines, lui aussi écrivain. Ce dernier croit que la Delambre a copié *Une quantité*, un roman écrit par Loquès lui-même.

[Loquès] croyait ses livres tellement sibyllins que les fameux canevas sur lesquels il les avait bâtis demeureraient pour ainsi dire toujours vierges, que n'importe qui pouvait les réutiliser pour les raconter franchement, cette fois, à sa manière, et puis que ça ne ferait de mal à personne... (p. 138)



DAVID TURGEON

La trame de *La revanche de l'écrivaine fantôme* n'a pas de véritable chute, sinon la disparition soudaine de Johanne Delambre et la joute verbale entre deux « écrivains tout ce qu'il y a de plus différent. Le premier est l'écrivain de la brièveté, le second est infiniment prolige » (p. 158). On peut alors croire à une histoire infinie, ce à quoi je soupçonne David Turgeon de rêver. Une histoire impossible, car la « critique, aujourd'hui, ne fait que ça : résumer. De vrais petits écoliers » (p. 92).

☆☆☆

AKI SHIMAZAKI

Azami

Montréal / Arles, Leméac / Actes Sud, 2014, 136 p., 17,95 \$.

Les amours interdites

Quel aspect de la culture nipponne Aki Shimazaki allait-elle partager avec ses lecteurs après ses dix récits parus entre 1999 et 2013 ? Pouvait-elle créer une nouvelle trame qui nous ferait entrer discrètement, selon son habitude, dans un univers où des us et coutumes de sa terre natale allaient nous surprendre ?

Oui, elle parvient presque à se réinventer à travers le personnage de Mitsuo Kawano, un trentenaire, père de famille, dont la vie amoureuse est ennuagée depuis qu'Atsuko, son épouse, a donné naissance à leur deuxième enfant. Les jeunes parents s'aiment toujours, leur vie familiale et professionnelle les satisfait sans les empêcher de vouloir améliorer leur sort.

Le hic, c'est qu'ils sont devenus « sexless », comme l'écrit la romancière. Mitsuo, après leur premier enfant, a fréquenté un « pink-salon », un établissement offrant des services sexuels. Mais, dès que la vie sexuelle du couple a repris, il est redevenu un époux fidèle. Cette harmonie n'a pas duré, et Mitsuo est retourné au « pink-salon ».

Au moment de ce récit, la petite famille passe du bon temps à la campagne, où Atsuko a une propriété héritée des siens. Les enfants aiment s'y retrouver et leur mère y faire des plantations sur le vaste terrain. Elle songe même à se lancer dans la culture de la bardane, une plante dont la fleur est l'azami.

Mitsuo est rédacteur d'une revue et pense fonder un jour son propre magazine. Son travail l'oblige donc à rester en ville et à rejoindre les siens les fins de semaine. Ses journées sont longues, et il lui arrive

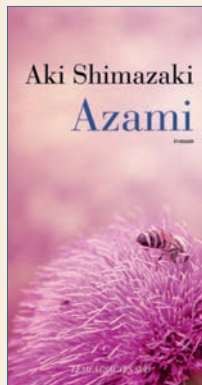
d'arrêter dans un bar boire une bière avant de rentrer chez lui. Un jour, il est interpellé par Gorô Kida, un camarade de classe qu'il n'a pas revu depuis plus de vingt ans.

Kida l'invite au bar X, un endroit sélect réservé aux membres. Président d'une importante distillerie héritée de son père, il fréquente ce débit et ceux d'autres clients. Mitsuo constate que la clientèle du X est très cultivée et que même les entraîneuses participent à leurs conversations philosophiques.

Ce soir-là, Mitsuo aperçoit Mitsuko, une camarade de classe qui fut son premier amour. Cette rencontre le bouleverse car, s'il fréquente les « pink-salons », il n'a jamais eu de maîtresse et ne veut pas trahir la mère de ses enfants. Mitsuo souhaite quand même revoir Mitsuko. Il apprend qu'elle travaille dans un restaurant où il déjeune à l'occasion, s'y rend, la rencontre et obtient ses coordonnées.

La suite est prévisible, du moins en partie. Mitsuo Kawano rend visite à Mitsuko et ils ont une brève liaison qui leur permet de tourner une page de leur adolescence restée blanche.

Aki Shimazaki aborde ici la sexualité du couple et les sentiments profonds qu'un homme et une femme, devenus parents, entretiennent. Si l'harmonie de la vie personnelle, professionnelle et familiale recherchée n'est pas toujours en équilibre, cette quête n'est jamais oubliée.



AKI SHIMAZAKI

Ainsi, Kawano réalise un fantôme du passé dans les bras de Mitsuko. Il comprend à travers ce qu'elle lui raconte de son existence ce qu'il doit faire pour reconquérir l'affection de sa femme.

Aki Shimazaki peaufine encore et encore sa technique romanesque, sa façon minimaliste de décrire ses personnages, leurs actions et leurs interactions. La trame du récit est de même nature, ne laissant rien d'inutile dans le discours, ne retenant que l'indispensable à l'existence même de l'histoire.

☆ ½

RICHARD VÉZINA

L'année où Marilyn fit scandale

Montréal, Sémaphore, 2014, 146 p., 19,95 \$.

Les gens heureux n'ont pas d'histoire

« Écrire sa vie », c'est dans l'air du temps. Les plus jeunes taguent leur mur Facebook. Leurs aînés s'inscrivent à une classe de maître (sic) pour apprendre l'art de l'autobiographie. Nous sommes à l'ère du « selfie » ! Parfois, une de ces histoires possède quelques qualités, comme le récit de Richard Vézina.

Été 1953. Rémi a 13 ans. Il passe ses vacances au chalet familial. Son père, Achille, dirige une école et la chorale de la paroisse montréalaise où habitent les Vadeboncœur. Quant à Gabrielle — épouse, mère et femme au foyer —, elle veille sur les siens. Cet été-là, le garçon a un compagnon de jeu, un chien nommé Jimmy.

Les vacances achèvent. À son âge, Rémi a de l'énergie à revendre et il aime courir avec son ami quadrupède. Or, un incident survient qui le trouble : Jimmy, d'habitude si doux, s'est montré agressif au point de tuer un adversaire. Rémi n'en souffle mot, car il craint qu'on ne se débarrasse de l'animal.

Les fins de semaine à la campagne sont plus vivantes lorsque Sarah, la sœur de Rémi, et ses frères, Jean-Marie, Luc et Maurice viennent au chalet. Les Vadeboncœur reçoivent aussi d'autres invités, dont les membres de la chorale. On joue alors aux cartes, une activité prisée par Achille, même s'il est mauvais perdant.

Jean-Marie arrive un jour au bras de Mado, une jolie jeune femme dont la seule présence éveille les premiers désirs de Rémi.

Un autre jour, alors qu'il caresse son chien, le garçon constate son agacement. Il insiste et l'animal, fou de rage, le mord au visage. On conduit rapidement l'enfant chez le médecin qui soigne la plaie et constate qu'il s'en est fallu de peu pour que Rémi soit éborgné. M. Vadeboncœur décide sur-le-champ de se débarrasser de la bête. Il tente sans succès de l'empoisonner, puis le donne à un jeune couple habitant loin du chalet, mais Jimmy s'enfuit et revient au bercail.

M^{me} Vadeboncœur convainc alors son mari d'amener le chien en ville, au grand plaisir du fils qui lui a pardonné son inconduite. La vie urbaine ne convient pas à Jimmy, Achille doit le ramener à ses anciens maîtres, mais Jimmy fugue à nouveau. C'est en se rendant chez ces gens que le père et le fils ont, entre les mains, le premier numéro du magazine *Playboy*, paru en décembre 1953, sur lequel figure la photo de Marilyn Monroe nue, celle qui a inspiré le titre du roman.

« Écrire sa vie », c'est, je crois, ce qu'a fait Richard Vézina. Son récit, convenu mais bien écrit, n'a rien de très original. Cette histoire est semblable à celle de certaines d'enfants de la petite-bourgeoisie québécoise des années cinquante. J'ai connu cette époque et cet environnement et, outre la valeur sociologique du récit, je n'y vois pas un grand intérêt.



RICHARD VÉZINA